

« Promenade sociologique » à Abidjan L'imagination d'Abdou Touré au secours de la « conjoncture »

« *We fight against principalities, not men.* »

William Blake

Le sourire de l'homme noir

Dans *Le sanglot de l'homme blanc* (1), Pascal Bruckner dénonçait naguère le misérabilisme honteux des tiers-mondistes. C'est le complexe de l'Occidental qu'on lit dans les yeux, pleins de larmes et de mouches, de l'enfant noir qui nous implore aux devantures des librairies (2). Mais la culpabilité n'est plus ce qu'elle était, et des hommes de couleur nous ont administré l'absolution (3). Aujourd'hui, un jeune Africain sourit gentiment en couverture du livre d'Abdou Touré, *Les petits métiers à Abidjan, l'imagination au secours de la « conjoncture »* (4). Ce n'est plus un regard suppliant qui nous interpelle, mais bien plutôt l'antique et rutilante machine à coudre, sur fond de jardin tropical : le pittoresque le dispute à l'exotique. Adieu tristesse : les « capitales de la couleur » ont chassé les « tristes tropiques ».

Dans cet ouvrage, l'Afrique (ou du moins la Côte-d'Ivoire) semble bien partie : les petits métiers se portent bien, le « petit peuple » aussi. Tel est du moins le bilan final : « Des conditions relativement difficiles, mais généralement bien supportées. Exemple : les fabricantes de savon, femmes d'un certain âge, qui vivent dans des baraques en bois au pied de l'usine (le Capital) en exploitant ses déchets, savent encore rire » (p. 288). Le rire est signe de bonne santé : « Ils ont encore la force de rire de leur condition » (p. 33). Mais si le bulletin de santé est optimiste, c'est au prix d'une déduction quelque peu rapide. Interpréter cet humour

n'est certes pas chose facile, mais point n'est besoin d'être culturaliste pour entrevoir la diversité complexe des significations possibles et dépasser ainsi l'« anthropologie naïve » de l'auteur.

De quoi rient les Africains ? « Le Noir rit dans la mélancolie comme il danse dans la tristesse », note le romancier ivoirien Ake Loba. « Le rire aussi lui sert de réponse à l'étranger curieux de ses coutumes : il rit pour détromper son interlocuteur ou pour se rendre évasif. En un mot, il rit dans la joie, dans la colère et dans le malheur, mais tous les rires n'ont pas la même signification. Le rire est un vocabulaire très éloquent chez le Noir d'Afrique » (5). Ambiguïtés du langage du rire : il est figure, et parfois aussi masque. Bref, faute d'analyse approfondie, l'optimisme que révèle les sourires de ce livre, c'est d'abord celui de notre observateur, et c'est l'image de l'enquêteur que nous renvoyent ses enquêtes. Glanées au fil de la promenade, les impressions nous parlent de son imagination et campent un « portrait de l'artiste en sociologue » ; pour lui, en effet, « de la recherche artistique à la recherche sociologique, il n'y a qu'un pas » (p. 285). Celui du promeneur, bien sûr.

La vie est un roman

Cette démarche « littéraire » s'autorise implicitement des remarques par lesquelles Philippe Haeringer introduisait un numéro spécial des *Cahiers de l'ORSTOM*, « Abidjan au coin de la rue » (6) ; il est vrai qu'Abdou Touré y signait deux articles que l'ouvrage reprend aujourd'hui. L'éditeur scientifique proclamait en effet : « Je crois que le discours « scientifique » sur l'homme peut et doit intégrer la dimension charnelle, le souffle de la vie. (...) L'expression littéraire devrait être considérée (ainsi qu'elle le fut autrefois) comme un inestimable outil de restitution des connaissances acquises sur les gens et sur les choses, et cela au même titre que les techniques de l'audio-visuel. J'irai même plus loin pour suggérer (ou rappeler, car cette affirmation n'est pas nouvelle) que certaines voies de la démarche littéraire — et singulièrement celle du roman de mœurs — peuvent prendre la valeur de véritables méthodologies de recherche sur les sociétés (...). Elle oblige l'écrivain à planter le décor, à le décrire, et elle le convie (plutôt qu'à se consacrer à des intrigues gratuites) à démonter les ressorts essentiels de la société » (7). On

(1) Paris, Seuil, 1983. Sous-titré : « Tiers monde, culpabilité, haine de soi. »

(2) Voir par exemple *La croissance... de la famine*, de R. Dumont, Paris, Le Seuil, 1975.

(3) Cf. la critique de V.S. Naipaul par Tahar Ben Jelloun, in *L'État du Monde*, Paris, Maspéro, 1982.

(4) Paris, Karthala, 1985. L'auteur

s'était déjà fait remarquer par plusieurs articles, et par un essai brillant : *La civilisation quotidienne en Côte-d'Ivoire*, Paris, Karthala, 1981.

(5) *Kocumbo l'étudiant noir*, Paris, Flammarion, 1960, p. 41.

(6) *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XIX, n° 4, 1983.

(7) *Loc. cit.*, pp. 363-364.

aurait mauvaise grâce à ne pas se réjouir d'une telle volonté ; et il est de fait que l'apport du romancier, ou même du journaliste, ne manque pas d'intérêt.

Il n'est toutefois pas inutile de rappeler quelques évidences, que ne contredirait sans doute pas Philippe Haeringer, afin de dissiper toute équivoque. La sociologie ne se nourrit pas de belles paroles ni de belle écriture. Si Balzac et Proust sont « sociologues », c'est par leur puissance d'analyse et non grâce aux sortilèges de leur plume. Il ne suffit pas d'être romancier pour se révéler sociologue et l'on peut faire de la bonne littérature avec de la mauvaise sociologie. Dans le travail scientifique, l'écriture peut avoir une vocation heuristique ; le plus souvent, elle remplit une fonction décorative ou évocatrice. Elle permet donc de voir, puis de faire voir. Mais elle n'a jamais valeur, par elle-même, de principe d'analyse. Jamais elle ne tient lieu de « méthodologie ». Elle peut servir le raisonnement et non pas servir de raisonnement. Elle montre, mais ne démontre pas. Il convient donc d'éviter toute confusion : la science est soumise à une exigence de vérité. La rhétorique, art de plaire, peut donc dispenser sa force à la science ; elle ne dispense pas la science d'être forte.

Ainsi, c'est la rigueur de la logique qui ordonne le texte scientifique. Au contraire, c'est la rhétorique qui, dans l'ouvrage d'Abdou Touré, impose ses rigueurs à la logique. On peut en effet parler d'une rhétorique du pittoresque qui commande la composition du livre : le choix des sujets abordés répond à cette seule nécessité. L'auteur en convient d'ailleurs : « Le chapitre 9 (les femmes et les noms de pagnes) ne se rapporte pas directement aux petits métiers, mais démontre la puissance imaginative des Ivoiriennes » (p. 24) ; à l'inverse, en quoi l'art de la circoncision témoigne-t-il de l'imagination d'« Abach Mouhamma, "Wanzam" à Treichville » ? En effet, le texte nous apprend qu'il « appartient à une famille de "Wanzams" qui se transmettent de père en fils l'art du couteau »... (p. 117). En outre, il est loisible de penser que cette activité ne doit pas grand-chose à la « conjoncture ». La cohérence qui se dessine au fil des chapitres est bien purement rhétorique ; l'auteur ne se conforme donc pas à la première exigence du « métier de sociologue » : la construction scientifique de l'objet. Un dernier exemple le montre à l'évidence : celui d'un chapitre dont rien ne semble justifier la présence, si ce n'est le bon plaisir du narrateur : « De Sah Bi Djè à Jess Sah Bi ». Il est vrai que le portrait du chanteur-dessinateur fait suite à l'évocation des écrivains publics ; or, « écrire ou dessiner, c'est tout un ». Et l'auteur d'enchaîner avec bonhomie : « De l'écrivain public au dessinateur public, il n'y a qu'un pas » (p. 165). Où l'on retrouve la « promenade sociologique » chère à l'auteur (*passim*)...

Vive la crise !

D'anecdotes croustillantes (« le démarreur sexuel ») en saynètes savoureuses (« le pompeur de pneus »), l'auteur s'attache à régaler son public. Mais de quel public s'agit-il au juste ? Le livre du promeneur nous semble s'adresser d'abord à l'étranger, au touriste friand de curiosités ; il

pourrait ainsi trouver place aux côtés d'un ouvrage récent, rédigé par deux journalistes, *Étonnante Côte-d'Ivoire* (8). Il concerne également, nous apprend la conclusion, « le planificateur », « les responsables municipaux », bref, « l'homme politique » (p. 288). Touristique, le guide est donc également politique : s'il obéit pour sa composition à une rhétorique du pittoresque, c'est un principe idéologique qui en commande les interprétations.

Ce dessein apparaît dès l'introduction, non seulement en raison de l'analyse liminaire d'une pensée du Président ivoirien, traitée avec une respectueuse familiarité, mais surtout parce qu'elle s'ouvre sur une rapide confrontation des grands modèles de société — socialiste, capitaliste... et primitive. Fini l'âge d'or des « sauvages », qui ignoraient royalement « l'esclavage du travail » ; il en va autrement depuis la subversion capitaliste, depuis « l'inoculation du venin capitaliste qu'en Afrique aucune révolution digne de ce nom n'a pu extirper, pas même les marxismes-léninismes africains dont l'efficacité se mesure aux bavardages idéologiques de leurs dirigeants... » (pp. 11-12). Présentation équilibrée, dirait-on : « Passons donc des points noirs du communisme soviétique à ceux du capitalisme libéral » (p. 11).

Voire. Les digressions sont parlantes : « Les enfants de feu Kwame N'Krumah devenus ceux de Jerry Rawlings ont déserté leur pays pour venir, massivement, peupler celui d'Houphouët-Boigny. Cela nous rappelle un certain pari lancé par le paysan capitaliste de Yamoussoukro au philosophe socialiste d'Accra » (p. 91). Précisons encore : la référence à « ce que, dans *Le Capital*, Marx appelle « l'armée industrielle de réserve », à savoir la masse des sans-travail », et la dénonciation de l'esclavage que représente le chômage, ne concernent pas la société ivoirienne. « Au contraire, à l'instar des paysans et des artisans, les inventeurs de petits métiers, *propriétaires de leurs instruments de travail*, échappent en partie à cette dépendance vis-à-vis du capital. Maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont tributaires que de la conjoncture, bonne ou mauvaise » (p. 11). L'incise (que nous avons soulignée) autorise le tour de passe-passe : ces « propriétaires » ne sauraient être des « prolétaires » et l'on n'a conjuré le fantôme de Marx que pour le renvoyer aussitôt, et définitivement, aux oubliettes de l'histoire. Paradoxe, si l'on songe que les petits métiers seraient, et l'auteur y insiste, liés à « l'industrialisation » et à « une rationalité économique nouvelle » (p. 13) ; paradoxe pour qui garde présente à l'esprit la thèse du livre : les petits métiers prolifèrent en réponse au chômage industriel.

Le paradoxe, bien sûr, n'est qu'apparent dès lors qu'on adopte la logique idéologique du texte. Pour l'auteur, les petits métiers sont précisément la réponse du capitalisme (ivoirien) aux marxistes : « Imagine-t-on le capitaliste sans le prolétaire ? Imagine-t-on une société de capitalistes et de salariés, seulement ? » (p. 286). S'il évoque le spectre de la « révolution sociale qui, du fait de l'égoïsme naturel des privilégiés, pourrait violemment surgir d'en bas » (p. 8), c'est pour (les) rassurer bien vite : nous

(8) Le livre est d'Attilio Gaudio et Patrick Van Rookeghem, Paris, Karthala, 1984.

sommes « loin de toute tentative de subversion qui excéderait l'espace du verbe » (p. 40) ; « puisque les petits métiers jouent le rôle de soupape de sécurité, puisqu'ils permettent à des milliers de sans-travail de vivre sans rien attendre de l'État (...), il est permis de croire que le communisme ne germera pas de sitôt en Côte-d'Ivoire » (p. 86). Bref, « ils assurent la paix sociale. Si les petits métiers n'existaient pas, il faudrait les inventer » (p. 19).

C'est à la lumière de ce cynisme bon enfant qu'on peut comprendre le populisme fervent de l'auteur : « Le petit peuple fait montre d'une imagination extraordinairement positive », qui « force l'admiration » ; par opposition à ces « forces vives de la nation », il n'a pas de mots assez durs pour fustiger les intellectuels et vilipender les cadres ; ils se voient même dénier la qualité « d'êtres pensants »... Le pôle négatif répond ainsi au pôle positif, en une vision délibérément manichéenne. Tout concourt à la « démonstration » : « Les cadres (sont) préoccupés par la dilapidation des deniers publics et la consommation d'objets superflus » (p. 8). Corruption et luxe sont donc incriminés au premier chef. Pourtant, cette même corruption peut être envisagée favorablement lorsqu'elle engraisse ces « vautours » que sont, pour l'établissement de papiers, les intermédiaires. « Complicité entre les agents du service des Mines et les intermédiaires », dénonce un journaliste ; à quoi Abdou Touré répond : « Chacun (?) y gagne et les clients ne se plaignent pas trop ». Bref, « si les vautours existent, c'est que leur présence remplit un vide et qu'elle correspond à un besoin réel » (pp. 157 et 164) ! (9). Il en va de même pour le second des maux dénoncés : le jardin est un « luxe » (p. 193)... que justifie le jardinier. Sous la plume de l'auteur, « besoins réels » et « consommation d'objets superflus » ne s'opposent donc pas toujours. Certes, pour lui, « les inventeurs de petits métiers scrutent la vie quotidienne pour déceler les besoins qui y naissent spontanément. Entre la satisfaction des vrais besoins nés des contraintes, et celle des besoins superflus créés pour accroître un capital, il y a visiblement un fossé, fossé qui sépare le secteur dit informel du secteur dit moderne » (p. 85). Il n'en déclare pas moins, lorsque les pédicures réveillent son lyrisme : « Les besoins de l'être humain sont illimités, il suffit de les détecter ou de les

(9) C'est en cela que le fonctionnalisme de l'auteur nous paraît un peu court : rien n'existe sans cause, donc tout ce qui existe remplit une fonction. C'est d'abord confondre la cause et la fonction. C'est de surcroît oublier qu'on ne peut abandonner un tel principe en chemin : s'il était fondé, il reviendrait à justifier tout ordre social existant, dans sa totalité — le parasitisme des uns, et la corruption des autres. On dirait ainsi : rien n'existe par hasard, tout ce qui est devait être, donc tout ce qui existe est bon ; et voici bien notre Candide dans le meilleur des mondes... Le déterminisme n'est donc invoqué que pour justifier un fatalisme complaisant. A vrai dire, de tels syllogismes rappellent plus Ionesco qu'Aristote...

On retrouve un parallogisme de la même

veine à propos des gardiens de voitures du Plateau : comme le note l'auteur, « dans le doute, il (vaut) mieux accepter l'offre de gardiennage de peur que le "gardien" frustré ne se transforme en délinquant pilleur », bref, « donner de l'argent à des individus afin qu'ils vous protègent contre eux-mêmes ! ». Avec Abdou Touré, nous sommes prêts à y voir une « taxe sociale » ; en ce sens, il est vrai que le gardiennage peut remplir une « fonction » ; répond-il pour autant à un « besoin » ? Au prix d'un raisonnement circulaire, c'est ce que (non sans humour...) l'auteur nous affirme : sous la menace des « gardiens », « un besoin de sécurité existait désormais chez les automobilistes, il fallait y apporter une conclusion » : le gardiennage (pp. 47-48) !

susciter. Et c'est extraordinaire ! Parce qu'il s'est trouvé des gens pour proposer ce service, un besoin est né » (p. 141). Impasses d'une théorie des besoins « naturels » (10) !

On se demanderait à juste titre : à quoi bon relever, comme à plaisir, les contradictions du texte ? En fait, il ne s'agit pas tant de dénoncer l'incohérence des raisonnements que de montrer la cohérence idéologique que révèlent ces failles de la logique. Pourquoi, alors que l'auteur lui-même la récuse explicitement, « cette vision dichotomique de la société ivoirienne : d'un côté les cadres ; de l'autre, les autres » (p. 33) ? En réalité, d'un côté comme de l'autre, c'est de politique que traite le texte, et c'est en homme politique que nous parle l'auteur. Qu'est-ce qui est visé, derrière la critique féroce des étudiants ? « D'éternels assistés, dit-on ! Qui les a habitués à l'assistance de l'État au lieu de leur inculquer l'effort individuel et l'initiative privée ? » (p. 272). C'est pareillement « la philanthropie de l'État » (entendez, de l'État-Providence) qui est stigmatisée lorsqu'il s'agit d'exalter par contraste ceux qui « ne déshonorent pas la Côte-d'Ivoire dans la mesure où ils se révèlent aptes à penser et à agir par eux-mêmes sans rien attendre de l'État philanthropique dont la philanthropie s'exerce mieux à l'endroit des privilégiés » (p. 59). Le message est clairement exprimé : « Initiative privée, effort individuel et nationalisme sont les nouveaux mots d'ordre que l'on rassemble dans l'enveloppe de la reconversion des mentalités » (p. 271). Ce libéralisme bon teint explique l'engouement pour ce « monde de travailleurs indépendants » (p. 287) à qui leur métier « procure un sentiment d'indépendance et de liberté » (p. 64).

Cette liberté coûte cher ? L'auteur le concède : « La débrouillardise est un signe de dynamisme et de bonne santé, certes ; mais elle naît souvent de l'injustice sociale » (p. 285). Il n'ignore pas non plus le découragement de ses enquêtés, la précarité de leurs métiers et l'attrait du salariat (pp. 65, 205, 287). Mais qu'importe ? C'est à ce prix que les « gens de rien » échappent à la corruption des « gens de bien » ; à ce prix qu'ils préservent leur santé... morale. Apologie des pauvres — ou de la pauvreté ? Il est vrai que l'on n'est pas toujours conscient de sa chance : « Heureux l'homme des champs s'il connaissait son bonheur » (11)... Le passant se charge donc de le lui apprendre — ou plutôt, de nous l'apprendre. Il n'hésite d'ailleurs pas à faire la leçon aux « mauvais pauvres » : « Il se trouve toujours des nécessiteux de plus en plus nombreux à ne pas partager cette philosophie de l'effort, de l'autosuffisance et de l'imagination dans la recherche des moyens de survivre » (p. 77 ; voir également les « remarques », p. 69) (12). Le moraliste nous raconte même

(10) Cette notion du sens commun érigée en principe scientifique a permis à l'anthropologue, puis au sociologue, de priver le « sauvage », puis les « classes populaires », du luxe des besoins « culturels ». On se reportera à la critique radicale de cette notion par J. Baudrillard, in *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

(11) Pour citer, après George Sand, le pirate philosophe d'*Astérix*, et bien d'autres, Virgile le citadin.

(12) Comme dirait Chamfort : « Ces pauvres, on a beau ne rien leur donner, ils demandent toujours ». Moralisateur, l'auteur n'hésite pourtant pas à se réclamer de l'« immoralisme » d'un Michel Crozier, théoricien de la « soupe de sécurité »

l'histoire du Chien et du Loup, mise au goût du jour ; mais la fable tourne court : le loup se laisse séduire, en dépit du collier. Il n'y a plus de morale. Ainsi, chez Bi Zaouli Denis, « l'intention de chercher un travail salarié, n'importe lequel, pourvu qu'on ait un directeur ou patron sur qui se reposer en cas de besoin, c'est d'une certaine manière, le refus de se prendre en charge en mettant fin à la débrouillardise ; c'est le désir de réintégrer le secteur moderne, toujours valorisé, qui rejette à loisir mais que jamais l'on ne songe à quitter volontairement ; c'est finalement démontrer que l'on ne se débrouille que sous la contrainte et que l'esclavage du salariat convient mieux que la liberté du travail » (p. 114).

Paradoxe, si l'auteur se voulait sociologue et non idéologue : l'enquêteur substitue son discours à celui de l'enquêté pour nous inculquer ses valeurs. Tel est d'ailleurs le but ultime de l'ouvrage, explicité dans sa dernière phrase : contribuer « à l'intériorisation de valeurs telles que l'initiative privée et l'effort individuel ou collectif » (p. 288). Par contre, l'auteur délègue à son interlocuteur le travail d'interprétation sociologique : « Retenons seulement la conscience qu'a Bi Zaouli Denis de la situation de l'emploi en Côte-d'Ivoire : c'est en effet, comme il le dit si bien, l'absence de travail salarié qui est à l'origine de la prolifération des petits métiers à travers la ville » (p. 114). Réhabilitation de la sociologie spontanée, qu'on trouve sous le pas d'un promeneur.

L'habit ne fait pas le sociologue

Les petits métiers selon Abdou Touré ressortissent à l'idéologie, non à la sociologie. Point n'est besoin, pour faire ainsi le départ entre la science et l'opinion, de nier que les sciences sociales baignent dans l'idéologie, dans la mesure même où le sociologue est immergé dans la société. Certes, le sociologue ne s'abolit pas en tant qu'être social dans la sociologie. Mais si la science part du sens commun, elle ne s'y arrête pas. La logique du champ scientifique contrôle et corrige par ses règles et ses procédures les aveuglements et les déformations de perspective inhérents à toute position dans le monde social. Rappeler que la science de la société s'écrit depuis la société ne doit donc pas autoriser à s'abandonner à la fausse lucidité d'un relativisme sceptique ; car, comme l'écrit Pierre Bourdieu, les lois qui régissent le champ scientifique « peuvent déterminer l'apparition de ces produits sociaux relativement indépendants de leurs conditions sociales de production, que sont les vérités scientifiques » (13).

A l'inverse du sociologue, Abdou Touré préfère se placer d'emblée en dehors du champ scientifique. Non seulement du fait de ses diatribes contre les intellectuels, gens de plume (« l'écriture, c'est la mort », pro-

(pp. 269-270). Faut-il chercher là l'explication d'une scène étonnante où l'auteur en son jardin confie ses peines au jardinier : « Loin d'appartenir à la catégorie des gens bien, nous lui expliquons pourquoi il ne nous est pas possible de l'employer. Cha-

cun a ses problèmes, voici les nôtres » (p. 203)?

(13) « Le champ scientifique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, juin 1976, p. 88.

clame la première page avec une ironie qu'on espère volontaire) ou gens de langue (« les orateurs, ces maîtres de la parole qui, du haut de la pyramide sociale, se sont imposés le devoir de parler ; (...) lorsque le jouisseur s'est acquitté de cet agréable devoir, il en conclut qu'il a agi » (p. 29)) (14). Non seulement par la manière cavalière dont il aborde *in fine* le débat scientifique : « Et le scientifique ? Il exigera de nous une définition des petits métiers ». Qu'à cela ne tienne : « Après tant de petits chapitres largement descriptifs, intéressons-nous à présent aux concepts ou à ce qui en tient lieu » (p. 285). Mais aussi et surtout parce que, de la science, l'auteur ne conserve que l'apparence.

Deux exemples illustreront notre propos. La sage paresse du « primitif » répondrait à la folie du stakhanovisme ; « des enquêtes d'anthropologie le montrent abondamment aujourd'hui » (p. 11). Cette référence à l'anthropologie, garante de la véracité des dires de l'auteur, est-elle bien légitime ? Il conviendrait tout au moins de préciser au lecteur que, pour nombre d'anthropologues, le travail de J. Lizot que cite A. Touré relève de l'utopie politique ; « ces sauvages ne sont qu'une idée », proteste par exemple Marc Augé, qui précise (non sans ironie) : « Encore vaudrait-il mieux parler de méta-anthropologues que d'anthropologues » (15).

Second exemple où les signes de la scientificité se révèlent trompeurs, dans un tout autre domaine. On sait la caution de sérieux qu'apportent les statistiques ; l'introduction nous offre donc quelques tableaux et quelques calculs. Ainsi, « si on compte en moyenne trois personnes à charge par employé (...), on peut estimer à $53\ 850 \times 4 = 215\ 400$ le nombre de personnes vivant de la rue » (p. 18). L'enjeu de ces opérations est réel, puisqu'il s'agit pour l'auteur de mesurer le poids des petits métiers face au salariat. « Tandis que les emplois de rue passent de 25 000 en 1976 à 53 850 en 1985 à Abidjan, ceux qu'offrent la fonction publique dans la même ville passent de 31 840 à 56 940 durant la même période. » Une note ajoute prudemment : « Tandis que le nombre de fonctionnaires est exact, celui des travailleurs de rue n'est qu'une estimation, car cette population est difficilement comptabilisable ». Il est bien vrai que la comptabilisation est difficile, pour des raisons pratiques et théoriques ; peut-on dès lors en tirer des conclusions ? Les conclusions pourraient être justes ; la démonstration n'en serait pas moins fautive. Surtout si

(14) On lui reprocherait plus volontiers l'absence de toute démarche empirique dans sa critique des « cadres » : où sont les enquêtes qui lui permettent de parler du comportement des étudiants ? Quelques emprunts à *Fraternité-Matin* ou *Ivoire-Dimanche* (« la presse nous informe » p. 274) permettent tout juste d'alimenter des stéréotypes et de reproduire le discours du Parti : « S'ils ne savent pas toujours se débrouiller seuls, ils savent par contre contester » (*ibid.*).

(15) Voir J.-L. Amselle éd., *Le sauvage à la mode*, Paris, Le Sycomore, 1979, entre

autres. On s'émerveille de voir réunis, pour la démonstration d'Abdou Touré, Lizot et Godelier : alliance contre nature, si l'on songe au mot de Pierre Clastres (qui plus tard se plaira à affubler Godelier et Meillasoux du sobriquet de « Marx brothers »), « compère » de Lizot : « On ne sait s'il est facile ou non d'être marxiste en philosophie, on voit bien en revanche qu'il est impossible de l'être en ethnologie ». (Introduction au livre du Marshall Shalins, *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976, p. 29).

l'on sait qu'il ne s'agit pas pour ces chiffres d'un recensement, mais de « perspectives », publiées en janvier 1978 ? Il est donc peu rigoureux d'affirmer que « le nombre de fonctionnaires est exact », tandis qu'il est aventureux, en l'absence de données plus fiables, de risquer des chiffres sur les emplois de la rue (16).

Faute de rigueur scientifique, la thèse centrale du livre n'est donc nullement démontrée : « Nous avons découvert la véracité de la maxime qui veut que nécessité soit mère d'ingéniosité (p. 8). L'auteur s'appuie sur le bon sens (« la maxime ») et sur l'évidence de la métaphore (maternité, qu'on retrouve sous sa plume dès que revient ce raisonnement : la « débrouillardise » « naît souvent de l'injustice sociale » (p. 285)). Il quitte le terrain de la sociologie pour les *a priori* d'un psychologisme sommaire : « On ne se débrouille que sous la contrainte » (p. 114). Il affirme bien que les petits métiers « accueillent bon nombre d'individus chômeurs de fraîche date éjectés des structures modernes » (p. 19) ; il n'en donne qu'un exemple (toujours Bi Zaouli Denis !). Des enquêtes récentes, au prix d'un travail minutieux, sembleraient montrer au contraire que cette idée reçue n'a pas de fondement empirique (17). Mais l'auteur ne se soucie guère de ces « petites vérités discrètes » qui, selon Nietzsche, font la science (18).

(16) Pour les fonctionnaires, on rappellera que, dans la période qui suit l'établissement de ces « perspectives », la politique de rigueur a conduit le ministre de la Fonction publique à dénoncer les fonctionnaires « fantômes » qui venaient gonfler artificiellement les chiffres, et à prendre des mesures pour réduire strictement ses effectifs ; les estimations devraient donc être révisées à la baisse.

Pour les métiers de la rue, on sait la difficulté d'y évaluer l'« emploi ». On pourrait par exemple se demander dans quelle mesure l'évolution des chiffres reflète celle de la réalité, ou bien celle de l'intérêt administratif pour ces catégories économiques et sociales récemment découvertes... Sur ces problèmes, on ne peut que renvoyer à la lecture de la virulente critique formulée par Alain Morice : « L'empire de l'empirisme », in : I. Deblé, Ph. Hugon éd., *Vivre et survivre dans les villes africaines*, Paris, IEDES, PUF, 1982.

(17) Quand bien même on pourrait prouver un accroissement des métiers de la rue au moment de la crise, on n'aurait encore qu'un lien temporel et non causal ; une corrélation, pas une explication. C'est pourquoi il est indispensable de partir d'échantillons pour suivre des trajectoires individuelles et collectives. Pour Abidjan, voir *Pratiques de crise et conditions sociales à Abidjan (1979-1985)*, de Claudine Vidal et Marc Le Pape, Paris, ORSTOM-CNRS, 1986, pp. 29-30, 38-39, et 89 : « Jusqu'à maintenant, les salariés ivoiriens ne se

reconvertissent guère dans l'artisanat ou le commerce ». Pour les villes « de l'intérieur », voir L. Bourgeois, A. Dubresson, B. Lootvoet, *L'usine et la ville*, tome I, Paris, ORSTOM, 1985, p. 108.

Dans ce même rapport, quelques éléments sur la rapide « rotation » des activités (que reflètent les dates d'installation, généralement très récentes ; cf. tableau 31, p. 86) semblent pareillement aller contre une affirmation péremptoire sur les petits métiers, jamais étayée au cours de l'ouvrage : « L'on constate peu d'échec ou d'abandon par rapport aux entrepreneurs ivoiriens qui confondent trop souvent capital et compte personnel » (p. 20).

(18) De même qu'à l'instar de Claude de Miras, dans « De la formation de capital privé à l'économie populaire spontanée », *Politique africaine* 14, juin 1984, pp. 108-109, il conclut hâtivement, pour reprendre l'expression de l'économiste, au « caractère historique ou permanent de ces petits métiers urbains » (nous soulignons). Tous deux, à la suite d'Isabelle Deblé, citent Braudel, pour montrer que l'Afrique répète l'aventure de l'Europe « près de deux siècles plus tard », « les mêmes causes produisant les mêmes effets » (p. 12). Nous reprendrons la réponse d'Alain Morice (dans le n° 18 de *Politique africaine*, juin 1985, « A propos de l'économie populaire spontanée », p. 124) : « Est-ce vraiment la même chose, tout cela ? ». Et est-ce vraiment de l'histoire, tout cela ?

Dire que *Les petits métiers à Abidjan* n'est pas un livre de sociologie, ce n'est donc point sacrifier au goût de la polémique, ni se complaire à donner des leçons. Encore une fois, pareille mise au point vise seulement à prévenir toute ambiguïté : pour être sociologue, on n'en est pas moins homme, c'est-à-dire acteur social. C'est donc à bon droit qu'Abdou Touré peut mettre au service des valeurs qu'il prône l'écriture alerte et la démarche aisée du journaliste : qu'on les partage ou non, ces valeurs sont légitimes. Mais parler des cadres ou des classes populaires à Abidjan, interpréter le développement des petits métiers comme une réponse à la « conjoncture », c'est faire plus et autre chose que proclamer des valeurs. Dès lors qu'elle engage une description et une explication de la réalité sociale, l'idéologie n'est plus simplement affaire d'opinion et de choix : elle demande à être vérifiée ou réfutée. Or, le discours sur la société, fût-il le fait d'un sociologue, n'est pas toujours sociologique. Sans doute le sociologue peut-il légitimement se faire idéologue ; mais c'est à condition de bien définir les rôles, afin d'éviter toute confusion des genres. On ne peut à la fois se soustraire aux exigences du travail scientifique et récolter les bénéfices de l'autorité de la science. On est donc en droit de demander qui parle : l'idéologue ou le sociologue ? La réponse n'est pas simple et l'ambiguïté est (savamment) entretenue, au fil de la « promenade sociologique » (19). Mais répétons-le : en marchant, l'on ne prouve jamais rien — que le mouvement.

Aussi reprendrons-nous à notre compte ces propos de Max Weber traçant la frontière entre les royaumes du « savant » et du « politique » : « Sans doute faut-il donner "la parole", à côté de la science sociale qui s'occupe de l'ordre rationnel des faits, à la politique sociale qui s'occupe de présenter les idéaux. Toutefois, il ne nous viendrait pas à l'idée de faire passer pour de la « science » des discussions de ce genre et, de toutes nos forces, nous nous garderons bien de donner dans une pareille confusion ou méprise. En effet, en ce cas, ce n'est plus la science qui parle. Aussi le deuxième commandement fondamental de l'impartialité scientifique est-il celui-ci : il importe à tout moment d'indiquer clairement dans ces cas aux lecteurs (et avant tout à soi-même) où et quand

(19) Sans doute, en reprenant ses articles des *Cahiers de l'ORSTOM*, l'auteur ne signe-t-il plus « Abdou Touré, sociologue » et la phrase a disparu, qui revendiquait cette qualité (« le sociologue que je suis », *loc. cit.*, p. 415). Mais les choses ne sont pas si claires ; au laveur de voitures qui l'interroge : « Vous êtes journaliste ? », l'enquêteur répond : « Non, je suis sociologue » (p. 55). Surtout, c'est bien ainsi que l'auteur est perçu par les media ivoiriens et donc par l'« opinion publique ». Le magazine *Ivoire-Dimanche* consacre un compte rendu intitulé « Abdou Touré : de l'utilité du sociologue » (*I.D.* 794, 27 avril 1986, p. 17) de la fameuse émission « Contact » du 22 avril ; le présentateur, Ben Soumahoro, y recevait « le professeur Abdou Touré, sociologue, chercheur à l'ORSTOM », pour

parler de son livre. Pour le journaliste, celui-ci « a raison de dire que les sociologues sont plus utiles qu'on ne le croit et que le sociologue africain est mieux placé que quiconque pour saisir le comportement des populations de nos pays (...). Il a invité tous les décideurs à lire ou à écouter tous les sociologues nationaux ». En deux colonnes, « sociologue » et « sociologie » n'apparaissent pas moins de douze fois. Il s'agit bien de la construction d'une image sociale du sociologue. Parmi tous ses collègues, Abdou Touré devient ainsi le porte-parole de la sociologie en Côte-d'Ivoire. Ce n'est donc pas la sociologie ivoirienne que notre analyse met en cause, mais l'image qu'en proposent les media en l'incarnant dans cet ouvrage.

cesse la recherche réfléchie du savant et où et quand l'homme de volonté se met à parler, bref d'indiquer à quel moment les arguments s'adressent à l'entendement et quand au sentiment. La confusion permanente entre discussion scientifique des faits et raisonnement axiologique est une des particularités les plus fréquentes et les plus néfastes dans les travaux de notre spécialité. C'est uniquement contre cette *confusion* que sont dirigées nos remarques précédentes et non contre l'engagement en faveur d'un idéal personnel » (20).

(20) *Essais sur la théorie de la science*, trad. J. Freud, Paris, Plon, 1965, p. 134. Pour finir, trois questions. Pourquoi ce texte ? Les qualités du livre lui assurent une audience considérable ; il importe donc de le soumettre à la discussion. De quel droit ? Sans doute ne s'agit-il pas ici d'une

critique d'expert ; mais la seule légitimité que nous pouvons espérer tient à l'autorité des arguments. A quoi bon ? Introduire la critique, c'est tenter d'amener ou de ramener le débat sur le terrain de la science, pour qui croit avec Bachelard que « la vérité est fille de la discussion ».